

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 15

Artikel: Les bombes et les Parisiens
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194222>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avec la rapière. C'est un bruit assourdissant.

— *Prosit!* (A votre santé!)

On vide son verre d'un seul trait.

— Un! Deux!! Trois!!!

Et les verres retombent sur la table, d'un seul coup, à l'unisson. Cela s'appelle boire une salamandre.

Les « renards » distribuent ensuite les recueils de chants, et le président indique une page — celle-ci par exemple : le *Chant de Départ d'un Bursch* :

Maison mousse! que Dieu me conduise!
Je retourne dans la maison du philistin,
A mes premières amours, au village natal,
Où, hélas! je deviendrai philistin moi-même.
Adieu, mes vieilles rues droites ou tortueuses!
Je ne vous égayerai plus de mes chansons!...

Cette chanson a douze couplets. Voici le dernier :

Jusqu'au village voisin accompagnez-moi?
Amis, buvons ensemble un dernier verre.
Soyez joyeux! N'attristez pas mon âme!
Un dernier verre! Un dernier souhait! Un dernier adieu!..

Ces recueils de chants des étudiants allemands comprennent environ six cents hymnes : chansons à boire, romances, ballades et surtout chansons en chœur avec le classique refrain : *Valleri, valleri, valleri*, et dont plusieurs sont signées Goethe, Schiller, Körner, Uhland, avec musique de Weber, Mozart, Lortzing, etc., etc.

Chaque toast porté par le président augmente la gaieté des assistants. « Chanson! » succède à « chanson! » « salamandre! » à « salamandre! » et c'est à peine si, vers une heure du matin, le président criant à tue-tête et frappant sur la table à grands coups de rapière peut obtenir deux secondes de silence, pendant lesquelles il commande :

— A cheval, Messieurs!

Alors, chaque étudiant enfourche sa chaise et, autour de la table, commence une chevauchée désordonnée. Les sièges, quelque solides qu'ils soient, craquent souvent. Généralement, c'est à ce moment-là que le propriétaire de l'établissement, timide partisan de ce genre d'équitation, fait son entrée dans la salle avec une figure renfrognée

— Vive le propriétaire! A la santé du propriétaire! Une salamandre de tonnerre au propriétaire!

— Messieurs, je vous en prie!... réplique ce dernier.

— Bien parlé! Vive le propriétaire! ajoutent les tapageurs.

Que faire? Le *proprio* jette un regard attristé sur ses meubles, et voyant qu'il perd son temps à prêcher le calme et la raison, il disparaît.

C'est le signal du départ.

— Il a raison, le bourgeois, dit un étudiant; ces meubles, après tout, lui appartiennent. Il faut lui pardonner de les aimer!

Et les étudiants se dispersent. Les

uns regagnent leur gîte; d'autres vont finir la fête dans les cafés avec les papillons de nuit; les plus obstinés s'installent plus ou moins confortablement, les coudes sur la grande table, entre des bocks pleins que les renards encore valides ont soin de leur apporter avant de quitter la taverne...

La bonne du restaurant, sale, mal peignée, les manches retroussées, vient éteindre les lumières...; puis la table tourne, tout tourne, les sièges ne sont plus solides... Et les premiers rayons du soleil, traversant les épais nuages de fumée dont la salle est obscurcie, laissent contempler, étendus sur des bouts de cigare, quelques formes humaines, aux visages décomposés, chantonnant encore le gai refrain : *Valleri, valleri, valleri!*

ISIDORE AURIO.

Les bombes et les Parisiens.

L'accoutumance de la population parisienne aux explosions de dynamite devient quelque chose de merveilleux, nous dit la *France*. La bruyante gaieté du quartier latin n'a pas été troublée une seconde par la bombe du restaurant Foyot.

Un des faits les plus typiques s'est passé au café Rouge, où la musique et la limonade vont de pair, et qui est situé à deux pas du lieu de l'accident.

Lorsque l'engin éclata, les artistes chargés de présider à l'absorption harmonique des bocks, jouaient une gavotte. Le chef d'orchestre battait distraitemment la mesure, l'œil tiré vers les jolies consommatrices; le premier violon palpitait sur sa chanterelle; le second faisait des effeffs de quatrième corde, et la flûte égrenait ses notes de cristal.

Tout à coup une détonation formidable retentit, aussitôt suivie de cris, de rumeurs, du bruit éparpillé de glaces qui se brisent. Tout le monde se lève, inquiet; on court vers la rue et, en deux minutes, on est mis au courant, renseigné sur les causes exactes de l'explosion.

Alors chacun de hausser les épaules et de retourner qui à son bock, qui à son mazagran. Le chef d'orchestre rejette sur ses épaules les flots un instant dérangés de sa chevelure d'ébène, et d'un ton tout naturel :

— Reprenons, messieurs.

Et le concert continue.

Les quadrilles de Bullier n'ont pas subi une seconde d'interruption.

Au théâtre de l'Odéon, quand le coup de tonnerre du restaurant Foyot se répercuta violemment dans la salle, il n'y eut qu'un court, très court instant de stupeur. La toile descendit. Mais quand on apprit que ce n'était là qu'un attentat anarchiste, chacun respira, et l'homme aux programmes se reprit à glapir :

« Voilà l'*Entr'acte*... Demandez croquets, sucre d'orge, la valence. »

L'émotion n'avait duré, montre en main, que huit minutes.

Le nombre des générations humaines depuis Jésus-Christ.

Nous ne nous faisons généralement qu'une idée assez vague de la durée du temps et de la multiplication de l'homme, dit H. de Parville, dans les *Annales politiques et littéraires*.

En 1662, un nommé Pierre Smith quitta Rotterdam et émigra dans l'Amérique du Nord. Or, aujourd'hui, il existe 5647 Smith. Tous les descendants du premier Smith se réunissent annuellement à New-York dans un banquet. C'est le banquet bien connu des Smith. Il y a des descendants riches et des descendants pauvres, mais tous arrivent au jour dit de toutes les parties de l'Amérique. Cette année, le président du banquet avait 76 ans. Ainsi, en deux siècles environ, un homme a donné à l'humanité près de 6000 hommes. Et ce fait n'a rien de bien exceptionnel, car il suffit d'admettre, pour expliquer ce gros chiffre, que les membres de cette famille se sont mariés à 29 ans et ont eu trois enfants en moyenne.

Quant à la durée du temps, on s' imagine que le nombre des générations est énorme depuis Jésus-Christ ou depuis une date un peu arriérée de notre histoire. C'est encore une illusion. M. Faraguet, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, vient de le démontrer par un petit calcul bien simple. « Prenons, par exemple, dit-il, la naissance et la vie du Christ, et admettons, pour témoin de ces événements si considérables, un individu âgé de 20 ans, à cette époque. Cet individu aura pu recueillir *de visu* tous les faits relatifs à l'existence du Christ.

Supposons maintenant qu'il ait vécu au-delà de 80 ans et, qu'à cet âge précis, à l'an 60 de notre ère, il ait transmis la tradition à un autre individu alors âgé de 20 ans, puis que celui-ci ait fait de même, et ainsi de suite jusqu'à l'époque actuelle. Pour savoir combien d'existences ainsi mises bout à bout, en se croisant de 20 ans, seraient nécessaires pour la transmission orale depuis la naissance du Christ jusqu'à nos jours, il suffit, dit M. Faraguet, de faire la division du milésime 1894 par le nombre 60, et comme le quotient de l'opération est 31, avec un reste 34, on en déduit qu'il suffit pour cela de 32 générations.

L'aspirant officier.

Faut qu'on bon cordagni satsé féré le legnu, qu'on bon tailleu pouéssé repé-tassi on bosson et qu'on bon fretâi ne